



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale Partage à l'Identique 2.0 France.

www.fantomurbo.fr

François Dubos

C(H)RONOS

Nouvelle
2011-2014

*Nouvelle finaliste du Grand Prix Printemps 2016 du site Short Edition
(www.short-edition.com)*

Un, deux, trois, nous irons aux bois.

Cette nuit, Papa est parti. Il n'a rien laissé d'autre que son odeur d'eau de Cologne dans la salle de bain, quelques miettes de pain sur la table du petit déjeuner. Et un pli sous enveloppe que Maman lit et relit, assise seule dans la cuisine. Ses lèvres tremblent à peine. Je me dis qu'elle est probablement en train de prononcer ce qu'il a écrit. Il y a de la surprise sur son visage, une sorte de stupeur muette et humide. Dans la pièce voisine, j'entends Philippe reprendre à voix basse la comptine que diffuse le poste de télévision crachotant.

Quatre, cinq, six, cueillir des cerises.

Il zozote encore, et prononce "zeu-risses". Pas du tout en rythme. Pas facile à suivre. A un autre moment, j'aurais ri. Je me serais certainement moqué de lui. Mais là, tout de suite, sa petite voix d'enfant inconscient de ce qui se trame fend le cœur. Techniquement, je suis un enfant, moi aussi. Mais plus vieux. Plus grand. Assez pour comprendre qu'il est parti et qu'il ne reviendra pas.

Sept, huit, neuf, dans un panier neuf.

Je m'approche de ma mère. Elle dépose lentement la lettre sur la table, et tourne vers moi son lourd visage interdit. Ses yeux plongent dans les miens. Noirs et cruels. Elle sourit. Je pose ma main sur la sienne, mais elle la chasse avec agacement.

- Laisse-moi. Laissez-moi.

1.

J'aide Philippe à descendre du rebord de la fenêtre. Il atteint le sol maladroitement. Pas l'air de

s'être fait mal. Il rit, je lui tape sur l'épaule. On dévale la pelouse du jardin. Jusqu'au chemin. Là, stop, on est essoufflé. Philippe rit encore, de sa petite voix aiguë.

- Tiens, dis-je. Prend ton sac.

Il l'attrape. De l'autre côté du chemin s'étend le bois. On a du courage. De la peur, aussi. Je passe devant. Il me suit à la trace. Tout est silence, sauf le bruit de nos pas. Quelque chose. Des ogres nous observent depuis les fourrés.

On chemine avec prudence, parcourant une centaine de mètres avant d'arriver à une clairière, où on s'installe.

- On va faire un feu ?

- Ouais. Tu vas chercher du bois.

Il me lance un regard effrayé.

- Quoi ?

- J'veux pas.

- Pourquoi ?

Il balaye la clairière du regard, le menton tremblant. Je me baisse vers lui et le serre vite fait dans mes bras.

- Je suis là. T'as pas à avoir peur.

- Ok.

- On va aller chercher du bois tous les deux.

2.

Les feuilles mortes sont rassemblées sous un petit tas de branches, au milieu d'un cercle de pierre. Je les allume au briquet. Philippe m'observe. Le feu prend. Une lueur dansante englobe le lieu. Je m'assois à ses côtés.

- J'ai froid.

- Le feu. Ça va te réchauffer.

J'attise les flammes en créant des poches d'air avec un bâton.

- Paul ?

- Quoi ?

- J'veux rentrer à la maison.

- Bah non. On y est, là. On va passer la nuit dans le bois, comme on a dit. Maman verra qu'on est pas là, elle appellera Papa. Ils viendront nous chercher.

- J'ai froid.

Les sanglots percent dans sa voix. Je passe une main dans ses cheveux.

- Il faut être fort. Si papa sait qu'on a disparu, il reviendra. Ça va marcher.

Au-dessus de nos têtes s'étend un vaste voile noir, constellé de petites étoiles. Je me sens bien. Je raconte une histoire. Celle d'un héros capable de voler et d'entendre les appels de personnes à secourir. A des kilomètres à la ronde. Une sorte de grand dieu, invincible.

3.

- Tu dors ?

La tête plongée dans ses bras croisés, il a sombré depuis plusieurs minutes.

- Réveille-toi.

Il émerge avec une grimace d'inconfort appuyée et me fixe de ses yeux de chien battu.

-On peut rentrer maintenant ?

Je fixe les flammes.

- T'as encore peur ?

Il baisse la tête.

- Trouillard. T'as qu'à rentrer. J'attendrai Papa tout seul.

- Tu viens avec moi ?

- Non. J'attends Papa, je t'ai dit.

Il tourne lentement la tête vers l'orée de la clairière, au-delà de laquelle s'étend une obscurité touffue. Je vois sa lèvre inférieure trembloter. Il se lève et court rapidement vers moi, cherche à attraper ma main. Je me redresse et recule d'un pas décidé.

Il me suit maladroitement. Son pied droit heurte quelque chose au sol. Une racine, un caillou. Il trébuche, tombe à genoux dans la poussière.

Je fais volte-face et pars en courant.

4.

J'arrive à la maison. Je me glisse sous la fenêtre de notre chambre. Personne derrière moi. Il doit avoir peur, dehors, tout seul. Une terreur nue. Ma rage a complètement disparu.

Après m'être hissé silencieusement sur le rebord de la fenêtre, je m'allonge sous mes draps et, les yeux grands ouverts, guette le retour de Philippe.

5.

Le temps passe. Lent, terriblement lent.

Des bruits de pas sur le parquet de la chambre me réveillent. Je sursaute en le voyant debout à côté de mon lit, immobile. Son visage n'est pas vraiment discernable dans le noir.

- Il est là ?

Je fais non de la tête. Comme un spectre, il s'éloigne en silence vers son matelas. Il s'y étend sans relever les couvertures, et reste ainsi, à fixer le plafond. Je finis par sombrer, sans m'en rendre compte. Philippe n'a pas bougé.

6.

- Tu sais comment Maman parle de toi quand t'es pas là ?

Paul est Assis en face de moi, à la table crasseuse d'une sorte de bar miteux, trouvé au hasard d'une halte le long de la départementale. Un chemin censé nous mener vers le cimetière Saint-Thomas. Pour assister à l'enterrement de notre très estimé géniteur. Nous, les enfants crasseux et morveux du premier mariage. Le mauvais mariage, sans amour. Celui qui s'écroule sous le poids

du temps et des regrets.

Je n'ai pas de voiture, aussi Paul m'a-t-il généreusement proposé de faire le trajet avec lui. Dans sa Mercedes flambant neuve, coupé sport intérieur cuir. Moi j'ai même pas le permis. J'ai essayé, une fois, mais ça n'a pas marché. J'ai simplement laissé tomber. Je prends le métro, comme beaucoup de gens. Paul, lui, a eu son permis du premier coup. Son bac avec mention. Ses diplômes, tous ses certificats. Recommandations diverses. Tout le fatras de documents bizarres qui font la différence entre les *losers* pathologiques de mon espèce et les *self-made men* de sa trempe.

Tout un monde.

Je vous passe le couplet sur mon célibat endurci-subit, son mariage en grande pompe avec une collègue belle à crever et intelligente, leurs quatre enfants gentils, bien élevés et travailleurs.

Avec tout ça, Paul avait tout pour devenir un vrai spécimen de gros connard arrogant comme on en voit partout. Mais non. Il a le culot d'être ouvertement sympathique, compréhensif et généreux. Je lui dois cinq mille euros, prêtés il y a des années pour un projet foireux dont j'ai le secret, et qui a d'ailleurs effectivement foiré lamentablement. En un temps record. Paul n'en a jamais plus soufflé mot. Peut-être sait-il que je ne serai tout bêtement jamais en mesure de les lui rendre.

- Oui. Enfin je crois, dis-je dans un soupir, en observant deux petits vieux déambuler d'un air hagard à l'entrée du bistrot.

- Elle est très dure avec toi. J'essaye de comprendre.

- Comprendre quoi ?

- Hé bien pourquoi. Pourquoi est-ce qu'elle est aussi dure avec toi. Parfois, ça me dépasse.

Je sors une cigarette de ma veste et m'apprête à l'allumer, mais l'employé accourt à toutes jambes, hors d'haleine, agitant les bras comme un damné en pleine crise de démence.

- Monsieur ! C'est interdit de fumer à l'intérieur !

J'acquiesce en silence et range mon nécessaire à cancer sans grand enthousiasme. Le serveur s'éloigne d'un pas saccadé, ses talonnettes claquant avec colère sur le linoléum.

- Je veux dire, reprend Paul, avec tout ce que tu as vécu, tu sais, n'importe qui comprendrait que...

Mon frère manque s'étrangler en essayant de rattraper sa phrase, hélas déjà bien entamée. Manifestement furieux contre lui-même, il baisse la tête.

- Excuse-moi.

- Pas de quoi.

- Je suis pas doué pour parler de ces trucs-là.

- Ça va, Paul, c'est bon.

- Excuse-moi, répète-t-il, sans relever le nez.

J'abandonne les considérations morbides que l'évocation de Lucie laisse planer dans mes souvenirs, lorsqu'une serveuse presque naine dépose devant moi une assiette large comme un plat à dessert. Y trônent un steak manifestement épuisé et une plâtrée de frites surnaturellement jaunes. Mon frère multiplie les remerciements obligés et les sourires ravis quand vient son tour d'être servi. Je le regarde agir, incapable d'imiter ses efforts pour complimenter la petite femme. Celle-ci finit par prendre le large, le sourire d'une oreille à l'autre.

S'en suit un long silence que rien n'interrompt que le cliquetis nonchalant de nos couverts. Je déclare forfait après avoir englouti la moitié de ma viande et un tiers des frites.

- Tu finis pas ?

- Non. Je vais exploser.
- Ok.
- Par contre, je sortirai bien en griller une.
- Pas de café ?
- Hon hon.
- Je paye et on sort, d'accord ? »

Je n'essaye même pas de négocier (*Non mais attends, frérot, laisse-moi t'offrir ce resto haut de gamme avec mon demi SMIC !*), quitte la table et me dirige d'un pas lourd vers la sortie, laissant Paul s'occuper de la note au comptoir.

7.

A l'extérieur, j'arrache précipitamment de courtes et hargneuses bouffées de fumée à ma clope, contraint de l'écraser lorsque son extrémité incandescente en vient à me brûler le bout des doigts.

- Merde !

Je me retourne et sursaute en me trouvant face à Paul, debout trop près de moi, droit comme un i. Je recule d'un pas. Ses yeux me fixent avec insistance, sévères.

- Ça va ?

Il acquiesce brièvement, imperturbable.

- Papa est mort, bon Dieu. Il est même pas revenu, ce con.

8.

Je retrouve mon calme en marchant. On regagne la voiture. Philippe a regardé la Mercedes avec un certain mépris. Peut-être en a-t-il envie. Nous nous installons en silence, et je démarre distraitemment. J'aperçois mon propre visage dans le rétroviseur intérieur. Quelques rides. De bonnes rides, au coin des yeux. Les rides de quelqu'un qui a beaucoup souri. Mais des rides quand même.

Paul n'en a aucune, lui, bien que nous n'ayons que quatre ans de différence. Toute son apparence respire la jeunesse d'ailleurs, de sa veste en cuir usé à son jean déchiré, en passant par ses tennis de toile. Une sorte d'archétype du beatnik, voulu ou non.

En m'engageant sur la départementale, je réalise à quel point je me sens vieux, et combien ce sentiment se fait pressant, parfois. Une espèce de regret doux et coïncé quelque part dans ma tête, entre deux souvenirs diffus. Tout est venu si vite. Tu m'as si vite rempli, désopilante épaisseur. Mes propres mots, mes propres gestes m'impressionnent. Ça dépasse souvent le contrôle de soi. Une maîtrise si parfaite qu'elle prend le pas sur ma propre volonté.

Même si je suis quelqu'un d'autre, résolument, je me surprends régulièrement à remarquer des ressemblances entre l'homme que je suis et celui qui m'a fait venir au monde. Un père stoïque, silencieux, avant de ne laisser que le poids considérable de son départ précipité. Carrément hiératique, le vieux. J'en rigole en y pensant, mais mon frère n'y prête pas attention. L'homme de pierre, assis à son bout de table, muet et immobile, qui se contentait parfois de cligner très lentement des yeux, portant son regard mélancolique vers la fenêtre. Transpercé par un éternel regret. Une autre femme, probablement. Une autre vie. Qui a fini par l'emporter sur nous.

Qu'est-ce que tu voyais là-haut ? Est-ce qu'il t'arrivait de sentir nos mains dans les tiennes,

quand même ?

- Tu veux de la musique ?

- T'as quoi ?

- Je sais plus. Regarde dans la boîte à gants. »

Philippe se penche et ouvre le rangement d'un geste sec, bousculant quelques boîtiers de CD. Il en sélectionne un, dubitatif.

- J'essaye d'écouter de tout...

- Pas de problème.

9.

Nous arrivons à hauteur du cimetière. Un horizon plat, verdoyant, courant à perte de vue derrière un muret de pierre et un portail en fer forgé. Saint-Thomas, terminus. Nous nous garons aux côtés d'un troupeau d'autres véhicules. J'aperçois la foule clairsemée de la réunion familiale.

Des tas de gens connus, et encore plus de visages inconnus. Au milieu d'eux, une petite silhouette courbée, soutenue par une autre, plus ferme, mais toute aussi noire et grise. Elles viennent à notre rencontre. Ma mère se dirige vers moi, se soustrayant à l'emprise de ma tante, et me serre contre elle. Ses bras secs, nerveux et rigides impressionnent toujours.

Une autre femme se tient un peu plus loin. L'autre femme. Elle est encore sacrément belle, toute fine, presque sèche. Deux hommes se tiennent à ses côtés, de beaux hommes en costume noirs. Demi-frères inconnus. L'un des deux risque un regard vers notre petite assemblée. Je crois qu'il me sourit. Je lui réponds d'un signe de tête discret.

Je jette un œil à Philippe, qui détourne immédiatement le sien, esquissant un sourire désabusé. Il allume une cigarette, roulant des épaules pour empêcher le vent de souffler la flamme du briquet.

La foule se met en chemin. On progresse le long de chemins de graviers blancs d'une tristesse sans nom. Tout autour, la pelouse est si bien tondue qu'on dirait qu'elle a arrêté de pousser. Aussi loin qu'on puisse regarder, des centaines de pierres tombales silencieuses, ordonnées comme des panneaux de signalisation. Vu du ciel, ça doit être beau.

Philippe est resté à côté de moi, évitant soigneusement le reste des corbeaux humains qui piétinent de part et d'autres. Amusant que mon père ait pu avoir autant de famille et d'amis, lui qui parlait si peu et brillait essentiellement par son absence. Je surprends ma tante en train de m'observer du coin de l'œil. Elle se dédouane maladroitement d'un sourire fielleux. Tu étais amoureuse de lui, toi aussi, n'est-ce pas ?

N'est-ce pas ?

Ma mère nous suit, les yeux rivés au sol. La reine du carnaval des dupes. J'interromps ma marche pour me retrouver à sa hauteur et passe mon bras autour de ses épaules. Elle ne réagit pas.

Les gens se rassemblent autour d'une stèle, devant laquelle un trou profond a été creusé. Le cercueil est au-dessus, suspendu par des câbles à une sorte de chariot élévateur immobile. Des hommes au visage impassible se tiennent autour, les mains jointes à hauteur de ventre.

On nous laisse prendre les places les plus proches, et je me retrouve bras contre bras avec l'un de mes frères de sang. Aucun de nous deux ne bouge. Philippe me rejoint. Il fait ce qu'il peut pour rester imperturbable, mais je sens le bouillonnement en lui.

Il n'y a pas de prêtre à la cérémonie. Mon père était un vieux bouffe-curé comme seule la seconde moitié du vingtième siècle savait les faire. L'officier de mairie le remplace, certainement bien plus ému que le reste de l'assemblée. Il se fend d'un petit discours tout en retenue, puis

s'éloigne de quelques pas. Les employés de pompes funèbres saisissent les lourdes cordes qui passent sous le cercueil, et on décroche les suspensions du chariot élévateur. Ils descendent la lourde caisse de noyer où mon père est allongé pour un bon moment. Gestes professionnels, calculés, précis.

On nous invite ensuite à jeter une poignée de terre. Un court moment d'hésitation saisit tout le monde, quand il s'agit de savoir qui de ma mère ou de sa rivale doit lancer la première. Mais la belle femme sèche se recule, magnifique, laissant l'honneur à notre clan. Ma mère s'en empare sans grande conviction. Elle ne pleure même plus, à dire vrai. Tout le suc vital a coulé d'elle il y a trop longtemps. Je la suis immédiatement, m'étonnant de la froideur de la terre sous mes doigts, puis du bruit sourd qu'elle produit en heurtant le cercueil. Tout semble exagérément amplifié, presque comique. Je cède la place à Philippe. Il se penche au-dessus du trou, indécis. Je m'apprête à lui suggérer de lancer son morceau de terre, sans faire vraiment attention à l'attente générale. Il fixe le trou.

Il fixe le trou comme un damné.

Je le vois à travers ses Ray-Ban. Sa posture est forcée. La terre tombe de sa main, sans qu'il ait l'air de s'en rendre compte.

- Philippe ?

Il ne réagit pas. Je m'avance vers lui, prêt à lui toucher le bras. Sa voix surgit de nulle part, inhabituellement forte.

- P'pa.

Ça résonne tout autour. Personne ne dit rien, personne ne fait rien. Quelques-uns le regardent, mais pas tous. La plupart fixent le trou.

Philippe s'agenouille au bord, les deux mains fermement calées sur l'angle droit dessiné par une pelleuse. Un court instant, j'ai peur qu'il saute, sous l'effet d'une crise de démence passagère. Mais non, il ne saute pas. Il se contente de se pencher un peu, comme hésitant.

- Je t'aime, P'pa.

Il retient sa voix. Ses cheveux en bataille soulignent les contours durs de ses pommettes, et accentuent l'expression marquée de son visage. Une expression familière, celle d'une peur véritable.

Une terreur nue.

- Philippe.

- Ça va, t'inquiète. Je viens.

Il se relève, hésite un instant, puis balance un coup de pied dans la motte de terre tombée au sol. Seules quelques boulettes atteignent le trou, mais si je le remarque, je n'ai pas la force de relever l'effet comique de l'ensemble. Des gens se frottent le visage ou toussotent, quand même. Mon frère les ignore, et me prend par le bras.

- C'est bon. Je l'ai dit. Foutons le camp.

Je le laisse m'emmener. Ma mère et ma tante de cillent pas. On s'éloigne tous les deux. Il allume une autre clope, m'en tend une que je refuse. Il ne commente pas. Nos pas font du bruit sur les cailloux.

- Ce coup-ci, c'est sûr, il reviendra plus, hein.

- Non.

- Même si on passait toute les nuits de l'année dans le bois.

Je m'efforce de sourire, bien que je sente le poids du reproche encore vif sous le trait d'humour.

Philippe me tape l'épaule.

Ça va, frérot, c'est oublié, hein.

Je le regarde comme il écrase son mégot sur le bord du chemin. Il s'arrête, regarde devant lui et murmure :

- Au moins c'est sûr, maintenant.

- Oui.

- Plus de temps à perdre comme des cons à attendre devant la porte, ou à guetter l'allée, ou à...

Sa voix s'étrangle. Malgré ses lunettes de soleil, je peux voir des larmes perler aux coins de ses yeux. Je me sens trembler.

- A moins que tout ce qu'on dit soit vrai et qu'il finisse par revenir en zombie, évidemment.

- Il ira bien avec Maman, alors. Pour une fois dans leur vie.

Philippe semble choqué par ma réponse. Puis il éclate de rire. Moi aussi. Je l'attrape par le col et le serre dans mes bras. Il rigole encore. Ça fait du bien de le sentir.

- Dieu est mort, hein.

Je le laisse s'écarter, tout penaud et reniflant.

- Oui, Dieu est mort. Mais on s'en fout, parce qu'on est vivant, nous. Et fort, hein. Fort comme des titans. Et tu sais ce qu'on va faire, maintenant, p'tit frère ?

- Se la coller ?

- Exactement.

C(h)ronos fait partie du recueil Dolce Folia.

Plus d'information sur www.fantomurbo.fr/